



Mayne Reid

*Les chasseurs
de chevelures*

Mayne Reid

Les chasseurs de chevelures



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066090173

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

XL

XLI

XLII

XLIII

XLIV

XLV

XLVI

XLVII

XLVIII

XLIX

L

LI

LII

LIII

LIV

LV
LVI
FIN

INTRODUCTION

Table des matières

LES SOLITUDES DE L'OUEST.

Deroulez la mappemonde, et jetez les yeux sur le grand continent de l'Amerique du Nord. Au dela de l'Ouest sauvage, plus loin vers le couchant, portez vos yeux: franchissez les meridiens; n'arretez vos regards que quand ils auront atteint la region ou les fleuves auriferes prennent leur source au milieu des pics couverts de neiges eternelles. Arretez-les la. Devant vous se deploie un pays dont l'aspect est vierge de tout contact des mains de l'homme, une terre portant encore l'empreinte du moule du Createur comme le premier jour de la creation; une region dont tous les objets sont marques a l'image de Dieu. Son esprit, que tout environne, vit dans la silencieuse grandeur des montagnes, et parle dans le mugissement des fleuves. C'est un pays ou tout respire le roman, et qui offre de riches realites a l'esprit d'aventure. Suivez-moi en imagination, a travers des scenes imposantes d'une beaute terrible, d'une sublimite sauvage.

Je m'arrete dans une plaine ouverte. Je me tourne vers le nord, vers le sud, vers l'est et vers l'ouest; et, de tous cotes, j'apercois le cercle bleu du ciel qui m'environne. Ni roc, ni arbre ne vient rompre la ligne de l'horizon. De quoi est couverte cette vaste etendue? d'arbres? non; d'eau? non;

d'herbe? non; elle est couverte de fleurs! Aussi loin que mon oeil peut s'etendre, il aperçoit des fleurs, toujours des fleurs, encore des fleurs! C'est comme une carte coloriee, une peinture brillante, emaillee de toutes les fleurs du prisme. La-bas, le jaune d'or; c'est l'*helianthe* qui tourne son disque-cadran vers le soleil. A cote l'ecarlante; c'est la *mauve* qui eleve sa rouge banniere. Ici, c'est un parterre de la *monarda* pourpre; la, c'est l'euphorbe etalant ses feuilles d'argent; plus loin, les fleurs eclatantes de l'*asclepia* font predominer l'orange; plus loin encore, les yeux s'egarent sur les fleurs roses du *cleome*. La brise les agite. Des millions de corolles font flotter leurs etendards eclatants. Les longues tiges des helianthes se courbent et se relevent en longues ondulations, comme les vagues d'une mer doree.

Ce n'est pas tout. L'air est plein de senteurs douces comme les parfums de l'Arabie et de l'Inde. Des myriades d'insectes agitent leurs ailes charmantes, semblables a des fleurs. Les oiseaux-mouches voltigent alentour, brillants comme des rayons egares du soleil, ou, se tenant en equilibre par l'agitation rapide de leurs ailes, boivent le nectar au fond des corolles; et l'abeille sauvage, les aisselles chargees, grimpe le long des pistils mielleux, ou s'elance vers sa ruche lointaine avec un murmure joyeux. Qui a plante ces fleurs? qui les a melangees dans ces riches parterres? La nature. C'est sa plus belle parure, plus harmonieuse dans ses nuances que les echarpes de cachemire. Cette contree, c'est la *mauvaise prairie*. Elle est mal nommee: c'est le JARDIN DE DIEU.

La scene change. Je suis, comme auparavant, dans une plaine environnee d'un horizon dont aucun obstacle ne brise

le cercle. Qu'ai-je devant les yeux? des fleurs? Non; pas une seule fleur ne se montre, et l'on ne voit qu'une vaste étendue de verdure vivante. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, s'étend l'herbe de la prairie, verte comme l'émeraude, et unie comme la surface d'un lac endormi. Le vent rase la plaine, agitant l'herbe soyeuse; tout est en mouvement, et les taches d'ombre et de lumière qui courent sur la verdure ressemblent aux nuages pommeles fuyant devant le soleil d'été. Aucun obstacle n'arrête le regard qui rencontre par hasard la forme sombre et hérissée d'un buffalo, ou la silhouette déliée d'une antilope; parfois il suit au loin le galop rapide d'un cheval sauvage blanc comme la neige. Cette contrée est la bonne prairie, l'inépuisable pâturage du bison.

La scène change. Le terrain n'est plus uni, mais il est toujours verdoyant et sans arbres. La surface affecte une série d'ondulations parallèles, s'enflant çà et là en douces collines arrondies. Elle est couverte d'un doux tapis de brillante verdure. Ces ondulations rappellent celles de l'Océan après une grande tempête, lorsque les frises d'écume ont disparu des flots et que les grandes vagues s'apaisent. Il semble que ce soient des vagues de cette espèce qui, par un ordre souverain, se sont tout à coup fixées et transformées en terre. C'est la *prairie ondulee*.

La scène change encore. Je suis entouré de verdure et de fleurs; mais la vue est brisée par des massifs et des bosquets, de bois taillis. Le feuillage est varié, ses teintes sont vives et ses contours sont doux et gracieux. À mesure que j'avance, de nouveaux aspects s'ouvrent à mes yeux; des vues pittoresques et semblables à celles des plus beaux

parcs. Des bandes de buffalos, des troupes d'antilopes et des hordes de chevaux sauvages, se melent dans le lointain. Des dindons courent dans le taillis, et des faisans s'envolent avec bruit des bords du sentier. Ou sont les proprietaires de ces terres, de ces champs, de ces troupes et de ces faisanderies? Ou sont les maisons, les palais desquels dependent ces parcs seigneuriaux? Mes yeux se portent en avant, je m'attends a voir les tourelles de quelque grande habitation percer au-dessus des bosquets. Mais non. A des centaines de milles alentour, pas une cheminee n'envoie sa fumee au ciel. Malgre son aspect cultive, cette region n'est foulee que par le mocassin du chasseur ou de son ennemi, l'Indien rouge. Ce sont les MOTTES, les iles de la prairie semblable a une mer. Je suis dans une foret profonde. Il est nuit, et le feu illumine de reflets rouges tous les objets qui entourent notre bivouac. Des troncs gigantesques, presses les uns contre les autres, nous entourent; d'énormes branches, comme les bras gris d'un geant, s'etendent dans toutes les directions. Je remarque leur ecorce; elle est crevassee et se desseche en larges ecailles qui pendent au dehors. Des parasites, semblables a de longs serpents, s'enroulent d'arbre en arbre, etreignant leurs troncs comme s'ils voulaient les etouffer. Les feuilles ont disparu, sechees et tombees; mais la mousse blanche d'Espagne couvre les branches de ses festons et pend tristement comme les draperies d'un lit funebre. Des troncs abattus de plusieurs yards de diametre, et a demi pourris, gisent sur le sol. Aux extremités s'ouvrent de vastes cavites ou le porc-epic et l'opossum ont cherche un refuge contre le froid. Mes camarades, enveloppes dans

leurs couvertures et couchés sur des feuilles mortes, sont plongés dans le sommeil. Ils sont étendus les pieds vers le feu et la tête sur le siège de leurs selles. Les chevaux, réunis autour d'un arbre et attachés à ses plus hautes branches, semblent aussi dormir. Je suis éveillé et je prête l'oreille. Le vent, qui s'est élevé, siffle à travers les arbres, et agite les longues floques blanches de la mousse: il fait entendre une mélodie suave et mélancolique. Il y a peu d'autres bruits dans l'air, car c'est l'hiver, la grenouille d'arbre (*tree-frog*) et la cigale se taisent. J'entends le pétilllement du feu, le bruissement des feuilles sèches roulées par un coup de vent, le *cououwuou-ah* du hibou blanc, l'aboïement du rakoön, et, par intervalles, le *houlement* des loups. Ce sont les voix nocturnes de la forêt en hiver. Ces bruits ont un caractère sauvage; cependant, il y a dans mon sein une corde qui vibre, sous leur influence, et mon esprit s'égare dans des visions romanesques, pendant que je les écoute, étendu sur la terre.

La forêt, en automne, est encore garnie de tout son feuillage. Les feuilles ressemblent à des fleurs, tant leurs couleurs sont brillantes. Le rouge, le brun, le jaune et l'or s'y mélangent. Les bois sont chauds et glorieux maintenant, et les oiseaux voltigent à travers les branches touffues. L'œil plonge enchanté dans les longues perçees qu'égayent les rayons du soleil. Le regard est frappé par l'éclat des plus brillants plumages: le vert doré du perroquet, le bleu du geai et l'aile orange de l'oriole. L'oiseau rouge voltige plus bas dans les taillis des verts pawpaws, ou parmi les petites feuilles couleur d'ambre des buissons de hêtre. Des ailes légères, par centaines, s'agitent à travers les ouvertures du

feuillage, brillant au soleil de tout l'eclat des pierres precieuses.

La musique flotte dans l'air: doux chants d'amour; le cri de *l'ecureuil*, le roucoulement des *colombes* appareillees, le *rat-ta-ta* du *pivert*, et le *tchirrup* perpetuel et mesure de la *cigale*, resonnent ensemble. Tout en haut, sur une cime des plus elevees, l'*oiseau moqueur* pousse sa note imitative, et semble vouloir eclipser et reduire au silence tous les autres chanteurs. Je suis dans une contree ou la terre, de couleur brune, est accidentee et sterile. Des rochers, des ravins et des plateaux de sol aride; des vegetaux de formes etranges croissent dans les ravins et pendent des rochers; d'autres, de figures spheroidales, se trouvent sur la surface de la terre brulee; d'autres encore s'elevent verticalement a une grande hauteur, semblables a de grandes colonnes cannelees et ciselees; quelques-uns etendent des branches poilues et tortues, herissees de rugueuses feuilles ovales. Cependant, il y a dans la forme, dans la couleur, dans le fruit et dans les fleurs de tous ces vegetaux une sorte d'homogeneite qui les proclame de la meme famille: ce sont des cactus; c'est une foret de nopals du Mexique. Une autre plante singuliere se trouve la. Elle etend de longues feuilles epineuses qui se recourbent vers la terre: c'est l'agave, le celebre *mezcal* du Mexique (mezcal-plant). Ca et la, meles au cactus, croissent des acacias et des *mezquites*, arbres indigenes du desert. Aucun objet brillant n'attire les yeux; le chant d'aucun oiseau ne frappe les oreilles. Le hibou solitaire s'enfonce dans des fourres impenetrables, le serpent a sonnettes se glisse sous leur ombre epaisse, et le coyote traverse en rampant les clairieres.

J'ai gravi montagne sur montagne, et j'aperçois encore des pics élevant au loin leur tête couronnée de neiges éternelles. Je m'arrête sur une roche saillante, et mes yeux se portent sur les abîmes béants, et endormis dans le silence de la désolation. De gros quartiers de roches y ont roulé, et gisent amoncelés les uns sur les autres. Quelques-uns pendent inclinés et semblent n'attendre qu'une secousse de l'atmosphère pour rompre leur équilibre. De noirs précipices me glacent de terreur; une vertigineuse faiblesse me gagne le cerveau; je m'accroche à la tige d'un pin ou à l'angle d'un rocher solide. Devant, derrière et tout autour de moi, s'élèvent des montagnes entassées sur des montagnes dans une confusion chaotique. Les unes sont mornes et pelées; les autres montrent quelques traces de végétation sous formes de pins et de cèdres aux noires aiguilles, dont les troncs rabougris s'élèvent ou pendent des rochers. Ici, un pic en forme de cône s'élance jusqu'à ce que la neige se perde dans les nuages. Là, un sommet élevé sa fine dentelure jusqu'au ciel; sur ces flancs gisent de monstrueuses masses de granit qui semblent y avoir été lancées par la main des Titans. Un monstre terrible, l'ours gris, gravit les plus hauts sommets; le carcajou se tapit sur les roches avancées, guettant le passage de l'élan qui doit aller se désalterer au cours d'eau inférieur, et le bighorn bondit de roc en roc, cherchant sa timide femelle. Le vautour noir aiguise son bec impur contre les branches du pin, et l'aigle de combat, s'élevant au-dessus de tous, découpe sa vive silhouette sur l'azur des cieux. Ce sont les montagnes rocheuses, les Andes d'Amérique, les colossales vertèbres du continent.

Tels sont les divers aspects de l'Ouest sauvage; tel est le theatre de notre drame. Levons le rideau, et faisons paraître les personnages.

I

Table des matières

LES MARCHANDS DE LA PRAIRIE.

New-Orleans, 3 avril 18...

"Mon cher Saint-Vrain,

"Notre jeune ami, M. Henri Haller, part pour Saint-Louis, en *quete du pittoresque*. Faites en sorte de lui procurer une serie complete d'aventures.

"Votre affectionne, "LOUIS VALTON.

"A M. Charles Saint-Vrain, Esq., hotel des *Planteurs*, Saint-Louis." Muni de cette laconique epitre, que je portais dans la poche de mon gilet, je débarquai a Saint-Louis le 10 avril, et me dirigeai vers l'hotel des *Planteurs*. Apres avoir depose mes bagages et fait mettre a l'ecurie mon cheval (un cheval favori que j'avais amene avec moi), je changeai de linge, puis, descendant au parloir, je m'enquis de M. Saint-Vrain. Il n'etait pas a Saint-Louis: il etait parti quelques jours avant pour remonter le Missouri. C'etait un desappointment: je n'avais aucune autre lettre de recommandation pour Saint-Louis. Je dus me resigner a attendre le retour de M. Saint-Vrain, qui devait revenir dans la semaine. Pour tuer le temps, je parcourus la ville, les

remparts et les prairies environnantes, montant a cheval chaque jour; je fumai force cigares dans la magnifique cour de l'hotel; j'eus aussi recours au sherry et a la lecture des journaux. Il y avait a l'hotel une societe de *gentlemen* qui paraissaient tres-intimement lies. Je pourrais dire qu'ils formaient une *clique*, mais c'est un vilain mot qui rendrait mal mon idee a leur egard. C'etait plutot une bande d'amis, de joyeux compagnons. On les voyait Toujours ensemble flaner par les rues. Ils formaient un groupe a la table d'hote, et avaient l'habitude d'y rester longtemps apres que les dineurs habituels s'etaient retires. Je remarquai qu'ils buvaient les vins les plus chers et fumaient les meilleurs cigares que l'on put trouver dans l'hotel. Mon attention etait vivement excitee par ces hommes. J'etais frappe de leurs allures particulieres. Il y avait dans leur demarche un melange de la roideur et du laisser-aller presque enfantin qui caracterise l'Americain de l'Ouest. Vetus presque de meme, habit noir fin, linge blanc, gilet de satin et epingles de diamants, ils portaient de larges favoris soigneusement lisses; quelques-uns avaient des moustaches. Leurs cheveux tombaient en boucles sur leurs epaules. La plupart portaient le col de chemise rabattu, decouvrant des cous robustes et bronzes par le soleil. Le rapport de leurs physionomies me frappa; ils ne se ressemblaient pas precisement; mais il y avait dans l'expression de leurs yeux une remarquable similitude d'expression qui indiquait sans doute chez eux des occupations et un genre de vie pareils. Etaient-ce des chasseurs? Non. Le chasseur a les mains moins halees et plus chargees de bijoux: son gilet est d'une coupe plus gaie; tout son habillement vise davantage au

faute et a la *super elegance*. De plus, le chasseur n'affecte pas ces airs en dehors et pleins de confiance. Il est trop habitue a la prudence. Quand il est a l'hotel, il s'y tient tranquille et reserve. Le chasseur est un oiseau de proie, et ses habitudes, comme celles de l'oiseau de proie, sont silencieuses et solitaires.

—Quels sont ces messieurs? demandai-je a quelqu'un assis aupres de moi, en lui indiquant ces personnages.

—Les hommes de la prairie.

—Les hommes de la prairie?.

—Oui, les marchands de Santa-Fe.

—Les marchands? repetai-je avec surprise, ne pouvant concilier une elegance pareille avec aucune idee de commerce ou de prairies.

—Oui, continua mon interlocuteur! Ce gros homme de bonne mine qui est au milieu est Bent; Bill-Bent, comme on l'appelle. Le gentleman qui est a sa droite est le jeune Sublette; l'autre assis a sa gauche, est un des Choteaus; celui-ci est le grave Jerry Folger.

—Ce sont donc alors ces celebres marchands de la prairie?

—Precisement.

Je me mis a les considerer avec une curiosite croissante. Ils m'observaient de leur cote, et je m'aperçus que j'etais moi-meme l'objet de leur conversation. A ce moment, l'un deux, un elegant et hardi jeune homme, sortit du groupe, et s'avancant vers moi:

—Ne vous etes-vous pas enquis de M. Saint-Vrain? me demanda-t-il.

—Oui monsieur.

—Charles?

—Oui, c'est cela meme.

—C'est moi.

Je tirai ma lettre de recommandation et la lui presentai. Il en prit connaissance.

—Mon cher ami, me dit-il en me tendant cordialement la main, je suis vraiment desole de ne pas m'etre trouve ici. J'arrive de la haute riviere ce matin. Valton est vraiment stupide de n'avoir pas ajoute sur l'adresse le nom de Bill-Bent! Depuis quand etes-vous arrive?

—Depuis trois jours. Je suis arrive le 10.

—Bon Dieu! qu'avez-vous pu faire pendant tout ce temps-la! Venez, que je vous presente. He! Bent! Bill! Jerry!

Un instant apres, j'avais fraternise avec le groupe entier des marchands de la prairie, dont mon nouvel ami Saint-Vrain faisait partie.

—C'est le premier coup? demanda l'un des marchands au moment ou le mugissement d'un gong retentissait dans la galerie.

—Oui, repondit Bent apres avoir consulte sa montre. Nous avons juste le temps de prendre quelque chose: Allons.

Bent se dirigea vers le salon, et nous suivimes tous *nemini dissentiente*. On etait au milieu du printemps. La jeune menthe avait pousse, circonstance botanique dont mes nouveaux amis semblaient avoir une connaissance parfaite, car tous ils demanderent un *julep de menthe*. La preparation et l'absorption de ce breuvage nous occuperent jusqu'a ce que le second coup du gong nous convoquat pour le diner.

—Venez prendre place pres de nous, monsieur Haller, dit Bent; je regrette que nous ne vous ayons pas connu plus tot. Vous avez ete bien seul!

Ce disant, il se dirigea vers la salle a manger; nous le suivimes. Pas n'est besoin de donner la description d'un diner a l'hotel des *Planteurs*. Comme a l'ordinaire, les tranches de venaison, les langues de buffalo, les poulets de la prairie, les excellentes grenouilles du centre de l'Illinois en faisaient le fond. Il est inutile d'entrer dans plus de details sur le repas, et quant a ce qui suivit, je ne saurais en rendre compte. Nous restames assis jusqu'a ce qu'il n'y eut plus que nous a table. La nappe fut alors enlevee, et nous commencames a fumer des regalias et a boire du madere a *douze dollars* la bouteille! Ce vin etait commande par l'un des convives, non par simple bouteille, mais par demi-douzaines. Je me rappelle parfaitement cela, et je me souviens aussi que la carte des vins et le crayon me furent vivement retires des mains chaque fois que je voulus les prendre. J'ai souvenir d'avoir entendu le recit d'aventures terribles avec les Pawnies, les Comanches, les Pieds-Noirs, et d'y avoir pris un gout si vif que je devins enthousiaste de la vie de la prairie. Un des marchands, me demanda alors si je ne voudrais pas me joindre a eux dans une de leurs tournees; sur quoi je fis tout un discours qui avait pour conclusion l'offre d'accompagner mes nouveaux amis dans leur prochaine expedition. Apres cela, Saint-Vrain declara que j'etais fait pour ce genre de vie, ce qui me flatta infiniment. Puis quelqu'un chanta une chanson espagnole avec accompagnement de guitare, je crois; un autre executa une danse de guerre des Indiens. Enfin nous nous levames

tous et entonnames en chœur: *Bannière semée d'étoiles!* A partir de ce moment, je ne me rappelle plus rien, jusqu'au lendemain matin, ou je me souviens parfaitement que je m'éveillai avec un violent mal de tête.

J'avais à peine eu le temps de réfléchir sur mes folies de la veille, que ma porte s'ouvrit; Saint-Vrain et une demi-douzaine de mes compagnons de table firent irruption dans ma chambre. Ils étaient suivis d'un garçon portant plusieurs grands verres entourés de glace, et remplis d'un liquide couleur d'ambre pâle.

—Un coup de sherry, monsieur Haller! cria l'un; c'est la meilleure chose que vous puissiez prendre; buvez, mon garçon, cela va vous rafraîchir en un saut d'écureuil.

J'avalai le fortifiant breuvage.

—Maintenant, mon cher ami, dit Saint-Vrain, vous valez cent pour cent de plus! Mais, dites-moi: est-ce sérieusement que vous avez parlé de venir avec nous à travers les plaines? Nous partons dans une semaine. Je serais au regret de me séparer de vous sitôt.

—Mais je parlais très-sérieusement. Je vais avec vous, si vous voulez bien m'indiquer ce qu'il faut faire pour cela.

—Rien de plus aisé. Achetez d'abord un cheval.

—J'en ai un.

—Eh bien, quelques articles de vêtement, un rifle, une paire de pistolets, un...

—Bon, bon! j'ai tout cela. Ce n'est pas ça que je vous demande. Voici: vous autres, vous portez des marchandises à Santa-Fe; vous doublez ou triplez votre argent par ce moyen. Or, j'ai 10,000 dollars ici, à la Banque. Pourquoi ne

combinerais-je pas le profit avec le plaisir, et n'emploierais-je ce capital comme vous faites pour le votre?

—Rien ne vous en empêche; c'est une bonne idée.

—Eh bien, alors, si quelqu'un de vous veut bien venir avec moi et me guider dans le choix des marchandises qui conviennent le mieux pour le marché de Santa-Fe, je paierai son vin à diner, et ce n'est pas la une petite prime de commission, j'imagine.

Les marchands de la prairie partirent d'un grand éclat de rire, déclarant qu'ils voulaient tous aller courir les boutiques avec moi. Après le déjeuner nous sortîmes bras dessus bras dessous. Avant l'heure du diner, j'avais converti mes fonds en calicots, couteaux longs et miroirs, conservant juste assez d'argent pour acheter des mules, des wagons, et engager des voituriers à Independence, notre point de départ pour les prairies. Quelques jours après nous remontions le Missouri en steam-boat, et nous nous dirigeons vers les prairies, sans routes tracées, du Grand-Ouest.

II

Table des matières

LA FIEVRE DE LA PRAIRIE.

Nous employâmes une semaine à nous pourvoir de mules et de wagons à Independence, puis nous nous mîmes en route à travers les plaines. Le caravane se composait de

cent wagons conduits par environ deux cents hommes. Deux de ces énormes véhicules contenaient toute ma pacotille. Pour en avoir soin, j'avais engagé deux grands et maigres Missouriïens à longues chevelures. J'avais aussi pris avec moi un Canadien nomade, appelé Gode, qui tenait à la fois du serviteur et du compagnon. Que sont devenus les brillants *gentlemen* de l'hôtel des *Planteurs*? ont-ils été laissés en arrière? On ne voit là que des hommes en blouse de chasse, coiffés de chapeaux rabattus. Oui, mais ces chapeaux recouvrent les mêmes figures, et sous ces blouses grossières on retrouve les joyeux compagnons que nous avons connus. La soie noire et les diamants ont disparu; les marchands sont pares de leur costume des prairies. La description de ma propre toilette donnera une idée de la leur, car j'avais pris soin de me vêtir comme eux. Figurez-vous une blouse de chasse de daim façonnée. Je ne puis mieux caractériser la forme de ce vêtement qu'en le comparant à la tunique des anciens. Il est d'une couleur jaune clair, coquettement orné de piqures et de broderies; le collet, car il y a un petit collet, est frangé d'aiguillettes taillées dans le cuir même. La jupe, ample et longue, est brochée d'une frange semblable. Une paire de jambards en drap rouge montant jusqu'à la cuisse, emprisonne un fort pantalon et de lourdes bottes armées de grands éperons de cuivre. Une chemise de cotonnade de couleur, une cravate bleue et un chapeau de Guayaquil à larges bords complètent la liste des pièces de mon vêtement. Derrière, moi sur l'arrière de ma selle, on peut voir un objet d'un rouge vif roule en cylindre. C'est mon *mackinaw*, pièce essentielle entre toutes, car elle me sert de lit la nuit et de

manteau dans toutes les autres occasions. Au milieu se trouve une petite fente par laquelle je passe ma tête quand il fait froid ou quand il pleut, et je me trouve ainsi couvert jusqu'à la cheville.

Ainsi que je l'ai dit, mes *compagnons* de voyage sont habillés comme moi. A quelque différence près dans la couleur de la couverture et des guêtres, dans le tissu de la chemise, la description que j'ai donnée peut être considérée comme un type du costume de la prairie. Nous sommes tous également armés et équipés à peu de chose près de la même manière. Pour ma part, je puis dire que je suis armé jusqu'aux dents. Mes fontes sont garnies d'une paire de *revolvers* de Colt, à gros calibre, de six coups chacun. Dans ma ceinture, j'en ai une autre paire de plus petits, de cinq coups chacun. De plus, j'ai mon rifle léger, ce qui me fait en tout vingt-trois coups à tirer en autant de secondes. En outre, je porte dans ma ceinture une longue lame brillante connue sous le nom de *bowie-knife* (couteau recourbe). Cet instrument est tout à la fois mon couteau de chasse et mon couteau de table, en un mot, mon couteau pour tout faire. Mon équipement se compose d'une gibecière, d'une poire à poudre en bandoulière, d'une forte gourde et d'un havre-sac pour mes rations. Mais si nous sommes équipés de même, nous sommes diversement montés. Les uns chevauchent sur des mules, les autres sur des mustangs(1); peu d'entre nous ont emmené leur cheval américain favori. Je suis du nombre de ces derniers.

[Note: (1) *Mustenos*, chevaux mexicains de race espagnole.]

Je monte un étalon à robe brun foncé, à jambes noires, et dont le museau a la couleur de la fougère flétrie. C'est un demi-sang arabe, admirablement proportionné. Il répond au nom de *Moro*, nom espagnol qu'il a reçu, j'ignore pourquoi, du planteur louisianais de qui je l'ai acheté. J'ai retenu ce nom auquel il répond parfaitement. Il est beau, vigoureux et rapide. Plusieurs de mes compagnons se prennent de passion pour lui pendant la route, et m'en offrent des prix considérables. Mais je ne suis pas tenté de m'en défaire, mon noble *Moro* me sert trop bien. De jour en jour je m'attache davantage à lui. Mon chien Alp, un Saint-Bernard que j'ai acheté d'un émigrant suisse à Saint-Louis, possède aussi une grande part de mes affections. En me reportant à mon livre de notes, je trouve que nous voyageâmes pendant plusieurs semaines à travers les prairies, sans aucun incident digne d'intérêt. Pour moi, l'aspect des choses constituait un intérêt assez grand; je ne me rappelle pas avoir vu un tableau plus émouvant que celui de notre longue caravane de wagons; ces navires de la prairie, se déroulaient sur la plaine, ou grimpant lentement quelque pente douce, leurs baches blanches se détachant en contraste sur le vert sombre de l'herbe. La nuit, le camp retranché par la ceinture des wagons et les chevaux attachés à des piquets autour formaient un tableau non moins pittoresque. Le paysage, tout nouveau pour moi, m'impressionnait d'une façon toute particulière. Les cours d'eau étaient marqués par de hautes bordures de cotonniers dont les troncs, semblables à des colonnes, supportaient un épais feuillage argente. Ces bordures, par leur rencontre en différents points, semblaient former comme des clôtures et

divisaient la prairie de telle sorte, que nous paraissions voyager a travers des champs bordes de haies gigantesques. Nous traversames plusieurs rivieres, les unes a gue, les autres, plus larges et plus profondes, en faisant flotter nos wagons. De temps en temps nous apercevions des daims et des antilopes, et nos chasseurs en tuaient quelques-uns; mais nous n'avions pas encore atteint le territoire des buffalos.

Parfois nous faisons une halte d'un jour, pour reparer nos forces, dans quelque vallon boise, garni d'une herbe epaisse et arrose d'une eau pure. De temps a autre, nous etions arretes pour racommoder un timon ou un essieu brise, ou pour degager un wagon embourbe. J'avais peu a m'inquieter, pour ma part, de mes equipages. Mes Missouriens se trouvaient etre d'adroits et vigoureux compagnons qui savaient se tirer d'affaire en s'aidant l'un l'autre, et sans se lamenter a propos de chaque accident, comme si tout eut ete perdu. L'herbe etait haute; nos mules et nos boeufs, au lieu de maigrir, devenaient plus gras de jour en jour. Je pouvais disposer de la meilleure part du mais dont mes wagons etaient pourvus en faveur de Moro, qui se trouvait tres-bien de cette nourriture.

Comme nous approchions de l'Arkansas, nous apercumes des hommes a cheval qui disparaissaient derrieres des collines. C'etaient des Pawnees, et, pendant plusieurs jours, des troupes de ces farouches guerriers roderent sur les flancs de la caravane. Mais ils reconnaissaient notre force, et se tenaient hors de portee de nos longues carabines. Chaque jour m'apportait une nouvelle impression, soit incident de voyage, soit aspect du paysage, Gode, qui avait

ete successivement voyageur, chasseur, trappeur et *coureur de bois*, m'avait, dans nos conversations intimes, instruit de plusieurs details relatifs a la vie de la prairie; grace a cela j'etais a meme de faire bonne figure au milieu de mes nouveaux camarades. De son cote, Saint-Vrain, dont le caractere franc et genereux m'avait inspire une vive sympathie, n'epargnait aucun soin pour me rendre le voyage agreable. De telle sorte que les courses du jour et les histoires terribles des veilles de nuit m'eurent bientot inocule la passion de cette nouvelle vie. J'avais gagne la *fièvre de la prairie*. C'est ce que mes compagnons me dirent en riant. Je compris plus tard la signification de ces mots: La fièvre de la prairie! Oui, j'etais justement en train de m'inoculer cette etrange affection. Elle s'emparait de moi rapidement. Les souvenirs de la famille commençaient a s'effacer de mon esprit; et avec eux s'evanouissaient les folles illusions de l'ambition juvenile. Les plaisirs de la ville n'avaient plus aucun echo dans mon coeur, et je perdais toute memoire des doux yeux, des tresses soyeuses, des vives emotions de l'amour, si fecondes en tourments; toutes ces impressions anciennes s'effacaient; il semblait qu'elles n'eussent jamais existe, que je ne les eusse jamais ressenties! mes forces intellectuelles et physiques s'accroissaient; je sentais une vivacite d'esprit, une vigueur de corps, que je ne m'etais jamais connues. Je trouvais du plaisir dans le mouvement. Mon sang coulait plus chaud et plus rapide dans mes veines, ma vue etait devenue plus percante; je pouvais regarder fixement le soleil sans baisser les paupieres. Etais-je penetre d'une portion de l'essence divine qui remplit, anime ces vastes solitudes qu'elle semble

plus particulièrement habiter? Qui pourrait repondre a cela? —La fièvre de la prairie!—Je la sens a present! Tandis que j'ecris ces memoires, mes doigts se crispent comme pour saisir les renes, mes genoux se rapprochent, mes muscles se roidissent comme pour etreindre les flancs de mon noble cheval, et je m'elance a travers les vagues verdoyantes de la mer-prairie.



Table des matières

COURSE A DOS DE BUFFALO.

Il s'etait ecole environ quatre jours quand nous atteignimes les bords de l'Arkansas, environ six milles au-dessous des *Plum Buttes*(1). Nos wagons furent formes en cercle et nous etablimes notre camp. Jusque-la nous n'avions vu qu'un tres-petit nombre de buffalos; quelques males egares, tout au plus deux ou trois ensemble, et ils ne se laissaient pas approcher. C'etait bien la saison de leurs courses; mais nous n'avions rencontre encore aucun de ces grands troupeaux emportes par le rut.

[Note 1: Mot a mot: Collines a fruit.]

—La-bas! cria Saint-Vrain, voila de la viande fraiche pour notre souper.

Nous tournames les yeux vers le nord-ouest, que nous indiquait notre ami. Sur l'escarpement d'un plateau peu eleve, cinq silhouettes noires se decoupaient a l'horizon. Il

nous suffit d'un coup d'oeil pour reconnaître des buffalos. Au moment où Saint-Vrain parlait, nous étions en train de desseller nos chevaux. Reboucler les sangles, rabattre les étriers, sauter en selle et s'élancer au galop fut l'affaire d'un moment. La moitié d'entre nous environ partit: quelques-uns, comme moi, pour le simple plaisir de courir, tandis que d'autres, vieux chasseurs, semblaient sentir la chair fraîche. Nous n'avions fait qu'une faible journée de marche; nos chevaux étaient encore tout frais, et en trois fois l'espace de quelques minutes, les trois milles qui nous séparaient des bêtes fauves furent réduits à un. Là nous fumes *eventes*. Plusieurs d'entre nous, et j'étais du nombre, n'ayant pas l'expérience de la prairie, dédaignant les avis, ayant galopé droit en avant, et les buffalos, ouvrant leurs narines au vent, nous avaient sentis. L'un d'eux leva sa tête velue, renifla, frappa le sol de son sabot, se roula par terre, se releva de nouveau, et partit rapidement, suivi de ses quatre compagnons. Il ne nous restait plus d'autre alternative que d'abandonner la chasse, ou de lancer nos chevaux sur les traces des buffalos. Nous primes ce dernier parti, et nous pressâmes notre galop. Tout à la fois, nous nous dirigeâmes vers une ligne qui nous faisait l'effet d'un mur de terre de six pieds de haut. C'était comme une immense marche d'escalier qui séparait deux plateaux, et qui s'étendait à droite et à gauche aussi loin que l'oeil pouvait atteindre, sans la moindre apparence de brèche. Cet obstacle nous força de retenir les rênes et nous fit hésiter. Quelques-uns firent demi-tour et s'en allèrent, tandis qu'une demi-douzaine, mieux montés, parmi lesquels Saint-Vrain, mon voyageur Gode et moi, ne voulant pas renoncer si aisément

a la chasse, nous piquames des deux et parvinmes a franchir l'escarpement. De ce point nous eumes encore a courir cinq milles au grand galop, nos chevaux blanchissant d'ecume, pour atteindre le dernier de la bande, une jeune femelle, qui tomba percee d'autant de balles que nous etions de chasseurs a sa poursuite. Comme les autres avaient gagne pas mal d'avance, et que nous avons assez de viande pour tous, nous nous arretames, et, descendant de cheval, nous procedames au depouillement de la bete. L'operation fut bientot terminee sous l'habile couteau des chasseurs. Nous avons alors le loisir de regarder en arriere et de calculer la distance que nous avons parcourue depuis le camp.

—Huit milles, a un pouce pres, s'ecria l'un.

—Nous sommes pres de la route, dit Saint-Vrain, montrant du doigt d'anciennes traces de wagons qui marquaient le passage des marchands de Santa-Fe.

—Eh bien?

—Si nous retournons au camp, nous aurons a revenir sur nos pas demain matin. Cela fera seize milles en pure perte.

—C'est juste.

—Restons ici, alors. Il y a de l'herbe et de l'eau. Voici de la viande de buffalo; nous avons nos couvertures; que nous faut-il de plus?

—Je suis d'avis de rester ou nous sommes.

—Et moi aussi.

—Et moi aussi.

En un clin d'oeil, les sangles furent debouclees, les selles enlevees, et nos chevaux pantelants se mirent a tondre l'herbe de la prairie, dans le cercle de leurs longes. Un

ruisseau cristallin, ce que les Espagnols appellent un *arroyo*, coulait au sud vers l'Arkansas. Sur le bord de ce ruisseau, et pres d'un escarpement de la rive, nous choisimes une place pour notre bivouac. On ramassa du *bois de vache*, on alluma du feu, et bientôt des tranches de bosses embrochees sur des batons cracherent leurs jus dans la flamme, en crepitant. Saint-Vrain et moi nous avions heureusement nos gourdes, et comme chacune d'elles contenait une pinte de pur cognac, nous etions en mesure pour souper passablement. Les vieux chasseurs s'etaient munis de leurs pipes et de tabac; mon ami et moi nous avions des cigares, et nous restames assis autour du feu jusqu'a une heure tres-avancee, fumant et pretant l'oreille aux recits terribles des aventures de la montagne. Enfin, la veilee se termina; on raccourcit les longes, on rapprocha les piquets; mes camarades, s'enveloppant dans leurs couvertures, poserent leur tete sur le siege de leurs selles et s'abandonnerent au sommeil.

Il y avait parmi nous un homme du nom de Hibbets, qui, a cause de ses habitudes somnolentes, avait recu le sobriquet de *l'Endormi*. Pour cette raison, on lui assigna le premier tour de garde, regardant les premieres heures de la nuit comme les moins dangereuses, car les Indiens attaquent rarement un camp avant l'heure ou le sommeil est le plus profond, c'est-a-dire un peu avant le point du jour. Hibbets avait gagne son poste, le sommet de l'escarpement, d'ou il pouvait apercevoir toute la prairie environnante. Avant la nuit, j'avais remarque une place charmante sur le bord de l'*arroyo*, a environ deux cents pas de l'endroit ou mes camarades etaient couches. Muni de

mon rifle, de mon manteau et de ma couverture, je me dirigeai vers ce point en criant à *l'Endormi*, de m'avertir en cas d'alarme. Le terrain, en pente douce, était couvert d'un épais tapis d'herbe sèche. J'y étendis mon manteau, et enveloppé dans ma couverture, je me couchai, le cigare à la bouche, pour m'endormir en fumant. Il faisait un admirable clair de lune, si brillant, que je pouvais distinguer la couleur des fleurs de la prairie: les euphorbes argentées, les pétales d'or du tournesol, les mauves écarlates qui frangeaient les bords de l'*arroyo* à mes pieds. Un calme enchanteur régnait dans l'air; le silence était rompu seulement par les hurlements intermittents du loup de la prairie, le ronflement lointain de mes compagnons, et le *crop-crop* de nos chevaux tondant l'herbe.

Je demeurai éveillé jusqu'à ce que mon cigare en vint à me brûler les lèvres (nous les fumions jusqu'au bout dans les prairies); puis, je me mis sur le côté, et voyageai bientôt dans le pays des songes. À peine avais-je sommé quelques minutes que j'entendis un bruit étrange, quelque chose d'analogue à un tonnerre lointain ou au mugissement d'une cataracte. Le sol semblait trembler sous moi. Nous allons être trempés par un orage, —pensai-je, à moitié endormi, mais ayant encore conscience de ce qui se passait autour de moi; je rassemblai les plis de ma couverture et m'endormis de nouveau. Le bruit devint plus fort et plus distinct; il me réveilla tout à fait. Je reconnus le roulement de milliers de sabots frappant la terre, mêlé aux mugissements de milliers de boeufs! La terre resonait et tremblait. J'entendis les voix de mes camarades, de Saint-Vrain, et de Gode, ce dernier criant à pleine gorge:

—Sacrrr!... Monsieur, prenez garde! des buffles.

Je vis qu'ils avaient detache les chevaux et les amenaient au bas de l'escarpement. Je me dressai sur mes pieds, me debarrassant de ma couverture. Un effrayant spectacle s'offrit a mes yeux. Aussi loin que ma vue pouvait s'etendre a l'ouest, la prairie semblait en mouvement. Des vagues noires roulaient sur ses contours ondules, comme si quelque volcan eut pousse sa lave a travers la plaine. Des milliers de points brillants etincelaient et disparaissaient sur cette surface mouvante, semblables a des traits de feu. Le sol tremblait, les hommes criaient, les chevaux, roidissant leurs longues, hennissaient avec terreur; mon chien aboyait et hurlait en courant tout autour de moi! Pendant un moment je crus etre le jouet d'un songe. Mais non; la scene etait trop reelle et ne pouvait Passer pour une vision. Je vis la bordure du flot noir a dix yards de moi et s'approchant toujours! Alors, et seulement alors, je reconnus les bosses velues et les prunelles etincelantes des buffalos.

—Grand Dieu! pensai-je, ils vont me passer sur le corps.

Il etait trop tard pour chercher mon salut dans la fuite. Je saisis mon rifle et fis feu sur le plus avance de la bande. L'effet, de ma balle fut insensible. L'eau de l'arroyo m'eclaboussa jusqu'a la face; un bison monstrueux, en tete du troupeau, furieux et mugissant, s'elancait a travers le courant et regrimpait la rive. Je fus saisi et lance en l'air. J'avais ete jete en arriere, et je retombai sur une masse mouvante. Je ne me sentais ni blesse ni etourdi, mais j'etais emporte en avant sur le dos de plusieurs animaux qui, dans cet epais troupeau, couraient en se touchant les flancs. Une pensee soudaine me vint et m'attachant a celui qui etait